

qui promettent. On ne trouve pas d'imbéciles parmi eux !"—(*blockheads* dit le texte).

Et que dit-il des Capucins? Ceci :—

“ Les Récollets forment la troisième classe d'ecclésiastiques au Canada. Ils ne se mettent pas en peine de choisir des sujets brillants pour leur communauté ; au contraire, ils prennent tous ceux qu'ils peuvent attrapper. Ils ne se martèient pas le cerveau pour acquérir la science et l'on m'assure qu'à peine ont-ils endossé l'habit monastique, non seulement ils cessent d'étudier, mais ils oublient le peu qu'ils savaient auparavant.” (1)

Ces deux citations des *Voyages* de Kalm en Amérique complètent mon commentaire sur le *Noël satirique*. Elles donnent, en même temps, la raison et l'excuse des malices qu'il renferme à l'adresse de ces “gens de politique et finesse qui sont sortis de Loyola.”

ERNEST MYRAND.

Québec, 25 décembre 1903,

En la Fête de Noël.

Je prie Dieu qu'il vous renouvelle à ce renouvellement d'année.—BOSSUET.

Nos lectrices sont priées de jeter un coup d'œil dans les vitrines du magasin de nouveautés de MM. Rodrigue Frères, 257 rue Saint-Laurent. Elles y verront le plus beau choix dans les articles pour cadeaux du jour de l'An qu'on puisse imaginer. D'abord, des tours de cou d'une élégance et d'une distinction charmante, des cols en soie batiste, ou en soie richement travaillée, ou encore en dentelle fine et délicate avec entrelacements de rubans, mignons colifichets qu'on aime tant à posséder dans ses tiroirs. Puis, ce sont de gentils mouchoirs, grands à peine comme vos petites mains, indispensables à une toilette bien habillée. Et les blouses tout à fait dernier genre, et de tous les tissus, soie, velours, flanelle ou autres, seyantes à ravir et qui vous donnent tout de suite un air très fête. Une visite, dans tous les cas, ne coûte rien. Allez chez Rodrigue Frères, avant de vous décider dans le choix de vos emplettes.

(1) Cf. *Voyages de Kalm en Amérique*, édition anglaise, Londres, 1771 : de pp. 140 à 148 inc., tome III.

Je viens de faire une visite à la Pharmacie Gagner et je trouve un assortiment de parfums de choix sous forme de coffrets, savons et articles de toilette, boîtes de fantaisie, le tout très-chic pour cadeaux de Noël.

Ne manquez pas d'aller voir cet assortiment avant d'aller ailleurs, il y en a pour tous les goûts.

On demande...

WATERLOO est une petite ville des Cantons de l'Est qui compte à peine quelques mille âmes, et, cependant Waterloo, plus avancée que Montréal, a sa bibliothèque publique. C'est à l'initiative féminine que l'on doit ce grand bienfait. Les débuts de la bibliothèque furent modestes comme le sont d'ailleurs toutes les œuvres méritoires ; une femme intelligente, Mme Henry Allan, commença en avril 1892, à faire circuler une cinquantaine de volumes qu'elle distribuait elle-même à domicile. Chaque sociétaire du *Book-Club* avait droit à un livre par semaine. En 1898, le conseil accorda l'usage d'une salle à l'hôtel-de-ville ; on y installa 300 livres, puis, en 1902, l'édilité de Waterloo—qu'on pourrait proposer en exemple à la nôtre—fit construire un très joli édifice dont on va faire l'inauguration prochainement et qui contient 700 volumes. Mais ces volumes sont anglais — voyez-vous maintenant où je veux en arriver—et bien que la majorité de la population soit anglaise, il en reste beaucoup encore qui parlent et pensent français.

Alors, madame de Varennes, aussi de Waterloo, vient d'organiser un mouvement pour fonder en bibliothèque publique la section française, et c'est en faveur de cette section que je viens adresser aux abonnées du JOURNAL DE FRANÇOISE une humble demande. Si chaque famille voulait bien faire le sacrifice d'un livre français au profit de la bibliothèque de Waterloo, la section française prendrait bientôt des proportions considérables, et chacune de vous, mesdames, —et chacun de vous aussi, messieurs, car je compte sur le concours bienveillant de tous—aurait la sensation délicate d'avoir contribué à l'œuvre excellente d'aider au maintien et au développement de la langue française dans un milieu anglais.

Déjà nos auteurs canadiens m'ont promis quelques-uns de leurs volumes et je me ferai en outre le devoir agréable de mentionner dans les colonnes de ce journal le nom de tous les donateurs. Ces livres peuvent être expédiés, avec le nom des personnes qui les envoient, à Mme de Varennes, Waterloo, P. Q., ou au bureau du JOURNAL DE FRANÇOISE, 80 rue St-Gabriel, qui se charge de les faire parvenir à leur adresse.

Mesdames et messieurs, il faut soutenir la dignité du nom français par la propagation de notre belle langue, et la lecture en est un des meilleurs moyens.

J'ai donc l'honneur de vous demander des livres français pour la section canadienne-française de la bibliothèque de Waterloo.

LA DIRECTRICE

EN GLANANT

Trop tard !

Edgar Poë, cet homme de génie, mort dans la misère a laissé quelques manuscrits que l'on vient de vendre des prix fous à Philadelphie.

Le manuscrit des *Cloches* a huit mille quatre cent quarante francs, et celui de *Pour Annie* à huit mille francs. Enfin, la première édition de ses poèmes, avec une dédicace autographe de Poë à sa cousine Elisabeth, s'est vendue sept mille francs.

Quand on songe que le pauvre écrivain fut toute sa vie en proie aux plus cruels embarras d'argent et qu'il manqua même des quelques dollars nécessaires pour aller de New-York à Fordham où sa femme, qu'il adorait, était mourante dans le plus grand dénuement.

Et lorsqu'on voit aujourd'hui des milliardaires se disputer quelques lignes de lui à coups de banknotes, on pense que son imagination extraordinaires n'a rien trouvé de plus cruel dans les plus émouvants de ses récits que ce contraste de la misère vivante avec l'opulence arrivant devant la Mort.

Pauvre Edgar Poë, “le moindre ducaton,” de son vivant, aurait bien mieux fait son affaire.